

De la matriochka au paradis, en passant par la Sibérie (ou de quelques surprises sur le Japon en Russie)

DANY SAVELLI

Penser conjointement le Japon et la Russie n'est pas chose si fréquente en Occident. Malgré leur proximité géographique, ces deux pays semblent constituer deux blocs civilisationnels hermétiques l'un à l'autre. *A priori*, leurs rencontres les plus mémorables, comprendre les plus tragiques, se limiteraient aux heurts frontaux de 1904-1905, 1939 et 1945 et viendraient à point conforter la théorie du « choc des civilisations », celle qui précisément interdit de penser les échanges, les interactions et les transferts.

Nous caricaturons bien sûr, mais il suffit de considérer le seul monde universitaire français (c'est peu évidemment, mais néanmoins symptomatique) pour se rendre à l'évidence : japonisants et russisants se fréquentent peu et leurs recherches se recourent rarement. C'est de ce constat qu'est née l'idée de consacrer un numéro de *Slavica Occitania* à diverses manifestations de la présence japonaise en Russie. Pour présenter les articles qui le composent, nous commencerons, loin des conflits qui ont parfois opposé le Japon et la Russie, par une évocation de la célèbre matriochka.

On ne le sait pas toujours mais des rumeurs persistantes prêtent une origine japonaise à cette poupée en bois qui, à l'instar de l'ours, symbolise la Russie. La petite paysanne au tablier fleuri serait

une réplique russisée et féminisée de Fukurumu, donné par certains comme le dieu japonais de la chance. Introduit sous forme de bibelot gigogne *via* la Sibérie, ce personnage au crâne démesurément allongé aurait inspiré un artisan d'Abramtsevo près de Moscou où fut conçu, dans les dernières années du XIX^e siècle, le premier modèle de la rondlette matriochka. Et comme si cette poupée ne pouvait pas ne pas être vraiment russe, on lit parfois que selon une version japonaise, la figurine de Fukurumu venue du Japon bouddhiste jusqu'en Russie occidentale serait l'œuvre d'un moine russe installé dans l'archipel¹...

Le caractère infondé de cette histoire comme la confusion avérée entre Fukurumu, un « sage bouddhiste² » imaginaire, et Fukurokuju, un sage taoïste divinisé et très populaire au Japon, ne doit pas nous faire négliger pour autant le contexte dans lequel est née la matriochka. Son invention se produit à cette époque où artisans et artistes s'emploient à définir un style national qualifié parfois, non sans ambiguïté, de « néo-russe ». Et ce n'est peut-être pas un hasard si cette nouvelle esthétique est appliquée aux jouets comme à l'illustration des contes, bref si elle a partie liée avec le monde de l'enfance : n'est-ce pas lui précisément qui évoque au mieux l'Âge d'or où s'enracinent les origines nationales ?

Il ne nous est pas indifférent, qui plus est, de noter que la matriochka, dont ni la forme ni l'ornementation ne relèvent pourtant du japonisme, apparaît à l'époque du style néo-russe car celui-ci, marqué par la volonté de recomposer librement le passé national, intègre l'influence japonaise qui, *via* la France, gagne les arts occidentaux et se fait particulièrement ressentir sur des œuvres picturales liées elles aussi au monde merveilleux de l'enfance. Ainsi l'écume dentelée de la vague dessinée par Ivan Bilibine (1876-1942) sur laquelle flotte le tonneau enfermant le fils du tsar Saltan est-elle directement inspirée par les vagues au creux desquelles Hokusai loge parfois un mont Fuji lointain et enneigé³. Dans les albums *La Petite Tour* ou *Jouets*, les fines diagonales noires par lesquelles Guéorgui Narbout (1886-1920) strie le ciel sous lequel évolue une

1. L. N. Solov'eva, *Matriška* [Matriochka], M., Interbuk-biznes, 1997, p. 7-8. La rumeur sur l'origine japonaise de la matriochka, que l'on trouve dans ce livre et dans bien d'autres également, est largement colportée par des sites internet trop nombreux pour être signalés ici.

2. D'après <http://ma333.narod.ru/museum/mk.htm> et de nombreux sites internet.

3. Aleksandr Puškin, *Skazka o care Saltane* [Le Conte du tsar Saltan], SPb., 1907.

figurine en bois ou un ours rappellent les traits figurant la pluie dans les paysages d'Hiroshige⁴.

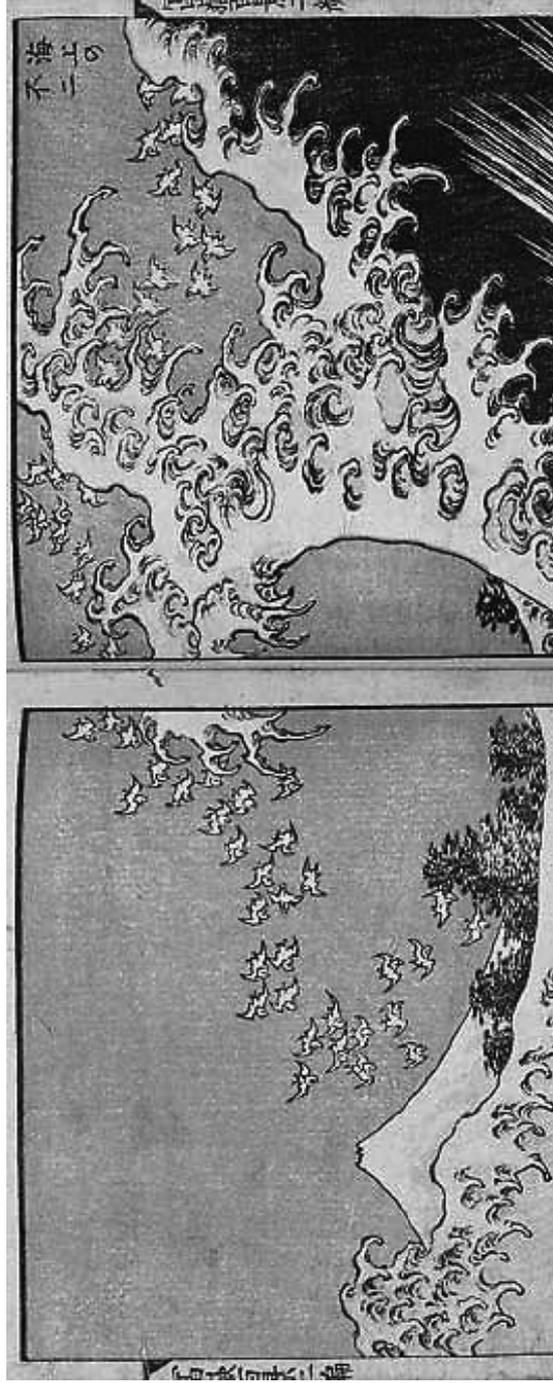
Le japonisme gagnant les arts russes au moment de cette quête d'un style national, la question de la citation dépasse de beaucoup celle du simple détail décoratif. La prise de conscience – de plus en plus vive chez les artistes de la fin du XIX^e siècle et des deux premières décennies du XX^e – de l'existence d'un Orient interne à la Russie donne « naissance à un phénomène propre à ce pays, à savoir la fusion du japonisme et des arts primitifs russes ». L'historienne d'art Rie UENO, que nous citons ici, analyse dans ce volume cette synthèse étonnante à travers plusieurs tableaux de la période.

À cette même charnière des XIX^e et XX^e siècles, on assiste dans la littérature russe à l'expression d'une sensibilité singulière à l'égard de cet Orient à la fois proche et extrême qu'est le Japon. Vassili MOLODIAKOV note que les écrivains symbolistes se révèlent alors plus aptes que les diplomates et les politiciens à apprécier l'intérêt culturel et artistique du Japon mais aussi à prendre la mesure de sa spectaculaire avancée industrielle et militaire. Leur exaltation prophétique combinée à une lecture des événements révolutionnaires et des défaites militaires russes comme autant de micro-apocalypses pourrait expliquer que le péril jaune n'ait pas inspiré les seuls romans populaires, comme ce fut le cas en Occident, mais également des œuvres majeures dont le *Pétersbourg* (1913) d'Andreï Biély s'avère l'exemple le plus éclatant.

C'est que depuis la Guerre sino-japonaise de 1894-1895 dont il est ressorti vainqueur, le Japon n'en finit plus de ne plus se ressembler. Le désordre géopolitique provoqué par les victoires militaires nipponnes bouleverse les notions conceptuelles d'Orient et d'Occident avec lesquelles la Russie peine à se définir depuis le début du XIX^e siècle. Pour un poète doté d'une compréhension singulière de l'histoire et marqué par un fort tropisme oriental

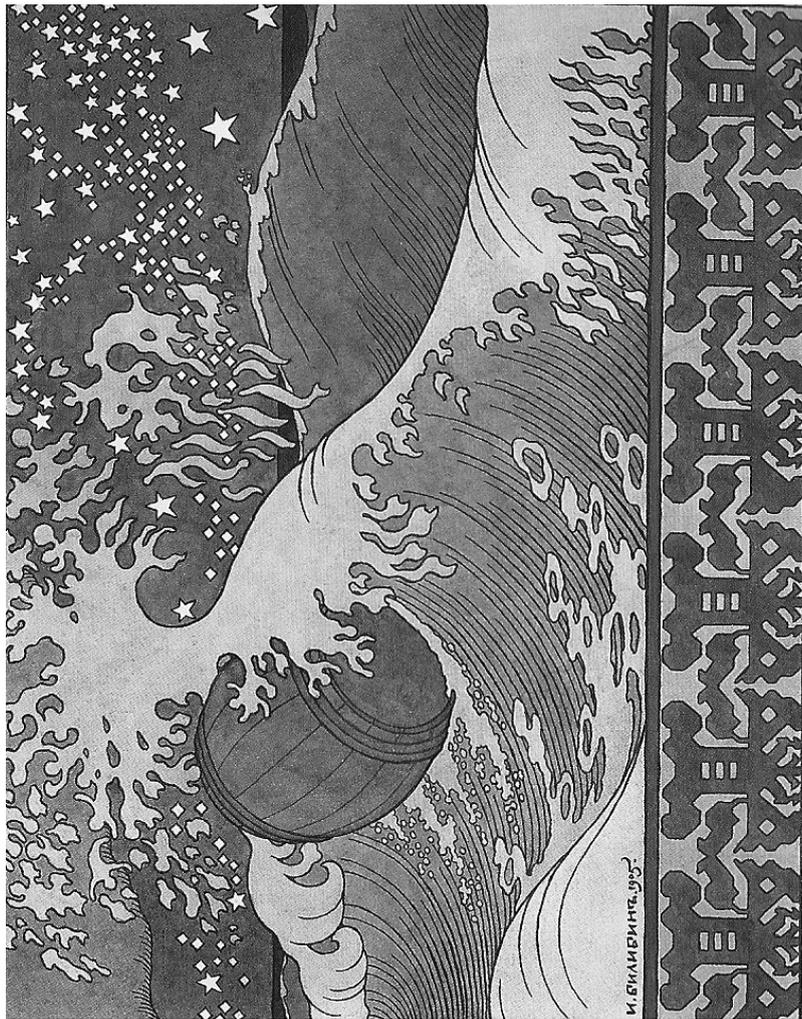
4. Boris Leman, *Igruški* [Les Jouets], M., I. Knebel', 1911.

Les emprunts faits par Bilibine et son élève Narbout aux maîtres de l'estampe japonaise ont été aussitôt notés par les contemporains. Voir, par exemple pour Bilibine, Konstantin Sjunnerberg, «Vystavka "Mira iskusstva"» [L'exposition du Monde de l'art], *Vesy* (M.), 3-4, 1906, p. 66-67 et pour Narbout, D. Mitrošin, «O Narbutě» [Au sujet de Narbout], *Argonavty*, 1, 1923, p. 20. Pour une analyse plus approfondie : P. A. Beleckij, «Russkaja grafika načala XX veka i japonskaja cvetnaja ksilografija» [Les arts graphiques russes du XX^e siècle et les xylographies japonaises en couleur], *Kniga i grafika*, M., 1972, p. 226-231. Voir également dans ce volume p. 417, note 4.



Le Mont Fuji au-dessus des vagues (1835)

Hokusai



Le Conte du Tsar Saltan (1905)

Ivan Bilibine

comme Vélimir Khlebnikov (1885-1922), l'hésitation est grande lorsqu'il s'agit d'assigner dans le monde une place au Pays du Soleil Levant dont les troupes occupent la Sibérie en 1918 et ne quittent Vladivostok qu'en octobre 1922. Susanna Soojung LIM discerne dans cette incertitude le signe d'un imaginaire ébranlé : l'archipel, perçu désormais comme une force insulaire agressive, ne répond plus à l'« esprit du continent » et, par là même, ne peut plus intégrer l'utopie eurasiennne élaborée par le poète.

Il est bien d'autres façons d'appréhender le Japon depuis la Russie. L'historien Vladimir DATSYCHEN en donne un exemple en adoptant un point de vue sibérien pour envisager l'histoire des relations russo-japonaises. L'exercice présente le mérite de faire surgir comme une évidence trop souvent oubliée la place médiane occupée par l'immense espace sibérien qui relie Tokyo à Moscou.

Moins d'une décennie après la retraite japonaise des terres sibériennes et extrême-orientales russes, les tensions entre les deux pays ne tardent pas à réapparaître. Les incidents aux frontières sino-soviétique et sino-mongole entre l'Armée rouge et l'armée du Guandong⁵ se comptent par milliers au cours des années 1930. À l'été 1939, la bataille de Khalkhin Gol en Mongolie-Extérieure se solde par une victoire soviétique et un nombre conséquent de morts⁶. Les années suivantes voient cependant les deux ennemis engagés sur d'autres fronts. Le pacte de neutralité d'une durée de cinq ans signé le 13 avril 1941 est censé les préserver de nouveaux affrontements en Mongolie et au Mandchoukouo. Néanmoins, le 8 août 1945, deux jours après l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima, l'Union soviétique déclare la guerre au Japon et envahit le nord de la Chine et de la Corée, Sakhaline et les îles Kouriles. Près de 600 000 Japonais, civils comme militaires, sont capturés et déportés en Asie centrale et en Sibérie.

5. L'armée du Guandong, ou armée du Kwantung (en japonais Kantōgun), désigne l'armée japonaise basée dans le sud de la Mandchourie. À partir des années 1920, elle s'affranchit de plus en plus de Tokyo et mena de son propre chef des actions qui débouchèrent sur l'occupation de la Mandchourie en 1931 et la création du Mandchoukouo en 1932. L'armée du Guandong fut défaite par les Soviétiques lors de la bataille de Khalkhin Gol puis à nouveau, et cette fois définitivement, en 1945.

6. Le nombre de morts – entre 30 mille et 65 mille – fait toujours débat. À ce sujet, voir la somme publiée sur cette bataille par Alvin D. Coox : Alvin D. Coox, *Nomonhan. Japan against Russia, 1939*, Stanford, Stanford University Press, 1990, p. 914-923.

Les anciens soldats et officiers de l'armée du Guandong emprisonnés dans des camps sibériens, dont plus d'un millier le sont restés jusqu'en 1956, ont été nombreux à faire le récit de leur captivité. Sergueï KOUZNETSOV insiste sur la singularité de leurs écrits. Souvent chargés de nostalgie, ils constituent un témoignage sur le Goulag que l'on aurait tort de méconnaître. Car étrangers à la culture russe et *a fortiori* à la culture européenne, qui plus est totalement ignorants de la mise en application des principes communistes telle qu'elle s'est produite en Union soviétique, ces prisonniers ont découvert dans des conditions terribles tout un univers dont ils ne soupçonnaient pas l'existence. Soumis à un endoctrinement idéologique aux antipodes de celui reçu dans leur patrie, certains d'entre eux adhèrent au communisme tandis que d'autres résistent à ce lavage de cerveau d'un genre nouveau. Cette propagande engendra des tensions sérieuses entre les prisonniers ; elle explique également la méfiance avec laquelle ils furent accueillis à leur retour dans leur patrie alors sous tutelle états-unienne.

Ce passé douloureux partagé par des milliers de Japonais resurgit de façon inattendue dans *Chroniques de l'oiseau à ressort*, un bestseller paru à Tokyo en 1995. Son auteur, Murakami Haruki (1949-), insère en effet au sein d'une fiction mi-policrière mi-fantastique quelques chapitres d'une intensité saisissante sur les combats en Mongolie-Extérieure et les camps de prisonniers en Sibérie. Le narrateur, jeune Japonais au chômage dans le Tokyo des années 1980, s'interroge sur le lien entre ces événements passés que lui rapporte un ancien de l'armée du Guandong et la récente disparition de son épouse Kumiko :

Nous faisons tous partie d'un même cercle au centre duquel se trouvaient la Mandchourie d'avant-guerre, le continent chinois et la bataille de Nomonhan⁷ en 1939. Cependant, je n'arrivais pas à comprendre comment Kumiko et moi avions été entraînés dans cet étrange enchaînement de cause à effet : tous ces événements historiques s'étaient déroulés bien avant notre naissance à tous deux⁸.

7. La bataille de Khalkhin Gol porte au Japon le nom de bataille de Nomonhan, et même plus exactement d'« Incident de Nomonhan » (*Nomonhan jiken*).

8. Haruki Murakami, *Chroniques de l'oiseau à ressort*, tr. de Corinne Atlan & Karine Chesneau, Paris, Le Seuil, 2004, p. 685.



Une des estampes de la série
Les cinquante-trois étapes de la route de Tokaido (1833)
Hiroshige



Illustration extraite de l'album *La petite tour. La tarentule* (1910)
Guéorgui Narbout

Le roman s'achève sans que la question du narrateur n'ait trouvé de réponse. Le lecteur reste dérouté par ce récit d'un passé totalement étranger à la trame fantastique du roman. Toshio TAKEMOTO axe son analyse du roman sur ces quelques pages et y décèle une interrogation en forme d'accusation sur les idéologies du XX^e siècle, le passé militariste du Japon et ses politiciens actuels.

La première moitié du XX^e siècle – période qui a été privilégiée dans ce recueil – est traversée de conflits dont le dernier, évoqué dans *Chroniques de l'oiseau à ressort*, reste encore aujourd'hui irrésolu sur un plan diplomatique. Ce n'est donc pas un hasard si l'aide apportée au Japon par la Fédération de Russie à la suite du séisme et de la catastrophe nucléaire du 11 mars 2011 ne se laisse évoquer dans la presse sans qu'aussitôt le contentieux de près de 70 ans sur les « Territoires du Nord⁹ » ne le soit également¹⁰.

Mais la Seconde Guerre mondiale restée inachevée en cette partie du monde ne doit pas plus que les conflits antérieurs faire oublier que, durant cette même première moitié du XX^e siècle, les deux pays ont fait preuve à plusieurs reprises d'une volonté de mieux se connaître.

L'émergence des études japonaises dans la Russie du début du XX^e siècle en est un exemple : il s'agissait de se familiariser avec le voisin d'Extrême-Orient pour mieux s'en préserver. Lorraine DE

9. Cette appellation fait problème. En effet, les « Territoires du Nord » (*boppō ryōdo*) désignent au Japon les îles Itouroup, Etorofu, Kounachir (Kunashiri) et Chikotan ainsi que le groupe des Habomai qui, selon les autorités japonaises, ne font pas partie de l'archipel des Kouriles mais sont une extension de l'île d'Hokkaido. Le gouvernement russe réfute cette thèse et considère toutes ces îles comme la composante méridionale de l'archipel. Ce désaccord sur le territoire que recouvre l'appellation « Kouriles » suscite le débat depuis 1945. Tokyo estime pour sa part que les « Territoires du Nord » ont été annexés par l'Union soviétique en violation du droit international.

10. Quelques exemples : Marie Jégo, « Bémol sur les Kouriles entre Russes et Japonais », *Le Monde*, 18 mars 2011 ; Vladimir Skosyrev, « Medvedev pozval japoncev v Sibir' » [Medvedev a appelé les Japonais à venir en Sibérie], *Nezavisimaja Gazeta*, 21 mars 2011 ; Vasilij Golovnin, « Gud-baj, Fukusima! Privet, Kurily! » [Goodbye Fukushima ! Bonjour les Kouriles !], 13 mai 2011, <http://www.chechenews.com/developments/3220-1.html> ; Sergej Semuškin, « Perym delom – Kurily, Fukusima – potom! », [D'abord les Kouriles et ensuite Fukushima !], 13 mai 2011, <http://kp.ru/daily/25684/889577/>. Précisons que le 15 mai 2011, le vice-Premier ministre russe Sergueï Ivanov s'est rendu dans les îles Kouriles, ce qui n'a fait que raviver les tensions apparues entre les deux pays à la suite de la venue de Dmitri Medvedev le 1^{er} novembre 2010.

MEAUX analyse l'impact de la défaite militaire de 1905 sur l'école orientaliste russe dans la mesure où cette défaite fut largement imputée à la méconnaissance du voisin extrême-oriental. Malgré les efforts entrepris tout au long des années 1910, il faudra cependant attendre l'instauration d'un nouveau régime en 1917 pour que se constitue à Leningrad, explique Vladimir ALPATOV, une école d'études japonaises de premier plan. Il serait regrettable de l'ignorer en Occident, tout simplement parce que l'un de ses plus éminents représentants, Sergueï Elisseïev (1889-1975), fut, dans les années 1920, l'introducteur en France et vraisemblablement en Europe occidentale, des plus grands noms de la littérature japonaise du début du XX^e siècle¹¹.

En ce commencement d'ère soviétique, le Kremlin mena une ambitieuse politique culturelle à destination des Japonais. Au sortir de la Guerre civile, l'idée de séduire l'opinion nationale nipponne et prévenir ainsi tout risque de conflit allait de pair avec la volonté de propager le communisme dans l'archipel. La tournée d'une troupe de kabuki à Moscou et à Leningrad durant l'été 1928 fut l'événement phare de cette offensive diplomatique-culturelle menée par l'URSS. Même si elle se déroula sur le sol soviétique, le commissariat des Affaires étrangères profita de l'occasion pour se rapprocher de la gauche japonaise et finança entièrement la tournée, non sans être convaincu cependant que le kabuki ferait un four. Cette incroyable « folie diplomatique » évoquée par Yukiko KITAMURA et Dany SAVELLI marque surtout une date importante de l'histoire théâtrale : pour la première fois, on put assister sur les scènes européennes à d'authentiques représentations de théâtre japonais. Ce fut un immense succès, bien entendu...

Force est de reconnaître que les échanges culturels russo-japonais ou soviéto-japonais ont souvent dépassé les attentes gouvernementales et court-circuité les clivages idéologiques et politiques. L'engouement pour la littérature russe au Japon en fournit un autre exemple : jusqu'en 1945, même aux heures les plus sombres des relations entre les deux pays, la littérature russe a été la littérature étrangère la plus lue au Japon et celle qui a vraisemblablement

11. Dans *Neuf Nouvelles japonaises*, Serge [Sergueï] Elisseïev propose en effet pour la première fois en français des traductions de textes d'Akutagawa Ryūnosuke, Nagai Kafū, Shiga Naoya, Tanizaki Jun.ichirō, etc. Voir *Neuf Nouvelles japonaises in Japon et Extrême-Orient* (Paris), 1924, 199 p. (Réimpr. Paris – Arles, Picquier, 1991).

blement exercé la plus grande influence sur les écrivains japonais¹². Le romancier Futabatei Shimei (1864-1909) en est à l'origine : fin connaisseur de la langue de l'ennemi, il a, de par ses traductions de Tourgueniev, de Tolstoï et de bien d'autres encore, contribué à révolutionner la langue littéraire de son pays. Galina DUDARETS revient sur les circonstances de sa découverte des auteurs russes, détaille sa fréquentation des révolutionnaires russes exilés dans l'archipel et évoque son séjour à Saint-Petersbourg en 1908 et 1909.

De la même manière, le monde théâtral japonais a été fortement influencé par le théâtre russe à la suite de la découverte en 1912 par le dramaturge et metteur en scène Osanai Kaoru (1881-1928) du Théâtre d'Art de Moscou n° 2. Pendant un temps, les mises en scène d'Osanai, indique Masakazu HAYASHI, ont été des copies conformes de celles de Stanislavski.

Boris Pilniak (1894-1938), qui séjourne au Japon en 1926, semble avoir été plutôt réservé sur le travail d'Osanai par trop imitatif à ses yeux. Mais dans le même temps, le kabuki et le *nô*, tout en l'émerveillant, suscitèrent en lui des doutes sérieux sur l'originalité prétendue des metteurs en scène de l'avant-garde russe. L'article sur le théâtre japonais, traduit et annoté ici, qu'il rédigea dix ans après cette découverte, témoigne de cet engouement premier mais aussi d'un effort d'autocensure certain : les tensions exacerbées entre l'Union soviétique et le Japon n'y sont vraisemblablement pas moins étrangères que la situation intenable faite à l'écrivain en pays stalinien.

Avec Pilniak, Konstantin Simonov (1915-1979) est l'un des rares écrivains soviétiques à avoir vécu une expérience de spectateur de théâtre au Japon même : d'abord une première fois en 1945 et 1946 dont il rapportera le merveilleux *Japon. 46*¹³ – témoignage sur le Japon de l'année zéro, celui des lendemains d'Hiroshima –, ensuite en 1967 où il assiste aux répétitions de *Mystère-Bouffe* de Vladimir Maïakovski dans une mise en scène de Senda Korenari. L'historienne et japonisante, Ékatérina SIMONOVA-GOUDZENKO publie ici des textes inédits de 1946 et 1967 qui révèlent les mo-

12. Il se pourrait bien que Serge Elisseïev soit le premier à avoir évoqué en français cette influence déterminante de la littérature russe sur la littérature japonaise. Voir Serge Elisseïev, « L'Influence des écrivains russes sur la littérature japonaise contemporaine », *La Revue européenne*, 1^{er} août 1926, p. 55-67.

13. Konstantin Simonov, *Japonija. 46*. [Japon. 46], M., Sovetskaja Rossiya, 1977.

ments privilégiés que Simonov partagea avec des acteurs et metteurs en scène japonais.

Le présent recueil n'offre qu'un mince aperçu de la richesse des relations russo-japonaises. Si la chronologie et les notes de lecture publiées en fin de volume entendent combler certains manques, le champ d'investigation reste indéniablement large et les surprises promettent d'être nombreuses encore. L'une d'elles, et non la moindre, aura été de constater que le projet initial du recueil n'a pas été tenu et que des contributions sont venues d'elles-mêmes s'ajouter pour faire de ce numéro spécial sur la présence japonaise en Russie également un numéro sur la Russie au Japon. Mais pouvait-il en être autrement dès lors que l'on se penchait sur les rencontres entre deux pays ? Dès lors que l'on portait atteinte à la « fiction de civilisations cohérentes¹⁴ » ?

Pour conclure cette brève présentation, revenons à notre point de départ, retournons au monde du merveilleux, celui du paradis, dont Nadejda CHTCHETKINA-ROCHER rappelle qu'en Russie, il fut longtemps confondu avec cette île de Yapan, source du soleil, quelque part au loin, par-delà les étendues sibériennes et maritimes.

Université de Toulouse
LLA-CREATIS

14. L'expression est reprise à Marc Crépon dans son salubre antidote aux théories de Samuel P. Huntington. Marc Crépon, *L'Imposture du choc des civilisations*, Nantes, Éditions Pleins Feux, 2002, p. 53.